

archives modernes d'architecture de bretagne

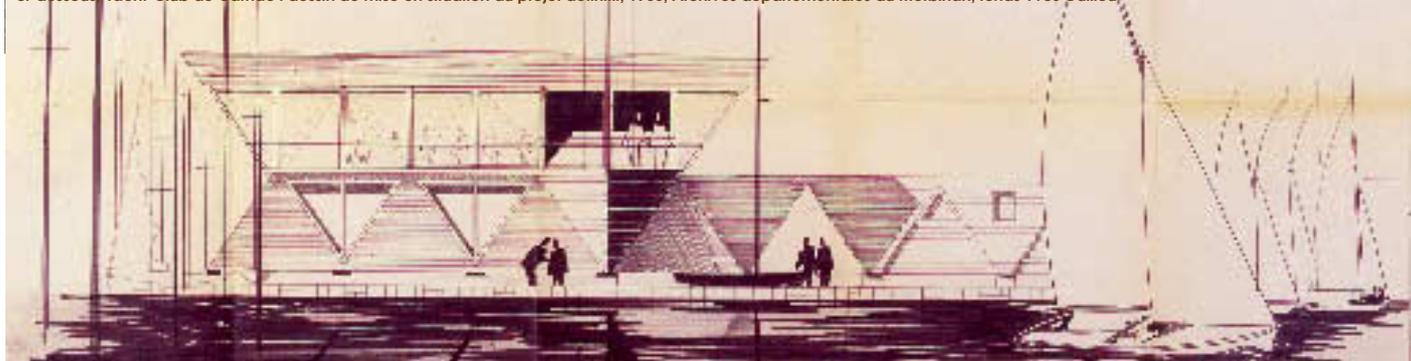
Bulletin de liaison de l'association n°12 - juin 2004

spécial Yves Guillou / 2€



ci-dessus, portrait d'Yves Guillou, agence du Vincin, 1977, phot. Jean Dousset, collection personnelle Yves Guillou

ci-dessous, Yacht-Club de Carnac : dessin de mise en situation du projet définitif, 1965, Archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou



sommaire

avant-propos

pages 2

par Jean-Michel Hervieux,
Directeur du C.A.U.E. du Morbihan.

Yves Guillou, architecte d'une nouvelle Bretagne

pages 3 à 12

par Daniel Le Couédic,
Président de l'A.M.A.B., architecte, directeur de l'Institut Géoarchitecture, université de Bretagne occidentale, Brest.

une amitié artistique : Yves Guillou et Francis Pellerin

pages 13

par Philippe Bonnet,
Conservateur en chef du patrimoine, Service régional de l'Inventaire général de Bretagne.

in memoriam

page 14

exposition Louis Chouinard

publications

page 15

avant-propos

Jean-Michel Hervieux, Directeur du C.A.U.E. du Morbihan.

Pour soutenir la création architecturale contemporaine en tenant compte des spécificités locales, mission qui constitue l'un des fondements des Conseils d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement, il est utile de capitaliser les expériences antérieures et d'en dégager la permanence de valeurs susceptibles de féconder aujourd'hui notre quotidien.

Sensibiliser des publics aussi divers que les scolaires, les professionnels, les élus et maîtres d'ouvrage privés, ou encore le grand public à l'architecture ne peut se concevoir qu'en partant d'une expérience directe, vécue, ressentie par chacun dans son environnement proche.

exposition Yves Guillou aux archives départementales du Morbihan du 4 juin au 2 octobre 2004

Dans ce contexte, la réalisation d'une exposition consacrée à l'oeuvre d'Yves Guillou, architecte, artisan de la modernisation de la Bretagne, est apparue au C.A.U.E. du Morbihan comme une évidente nécessité.

Au cours d'une carrière exceptionnelle qui couvre pratiquement un demi-siècle, de la Libération au milieu des années 1990 ; Yves Guillou, à la tête de l'une des agences les plus importantes de Bretagne, a contribué à l'essor de celle-ci en se confrontant à l'ensemble des programmes qu'un architecte peut rêver d'avoir à traiter dans sa carrière : écoles, collèges, lycées, dispensaires, hôpitaux et équipements publics divers, mais aussi logement social ou en accession maisons individuelles, équipements de loisirs, hôtels, etc...

De nombreux Morbihannais fréquentent donc et utilisent au quotidien, parfois sans le savoir, les réalisations d'Yves Guillou.

Formé notamment à l'atelier que Georges Robert Lefort anima à l'École des Beaux Arts de Rennes, imprégné de l'architecture rurale vernaculaire du Morbihan par ses travaux en qualité d'architecte du génie rural, Yves Guillou, une fois établi à son compte va développer son propre langage architectural qui prend forme à travers différentes périodes de son oeuvre.

Celle-ci, toujours empreinte d'humilité, saura innover par un savant recours à l'association de matériaux traditionnels; comme le granite, l'ardoise ou le bois, et contemporains comme l'aluminium et le verre traité en grandes surfaces, sans aucun assujettissement à un discours doctrinal, mais plutôt par un pragmatisme de terrain.

C'est pourquoi l'on peut déchiffrer au fil de ses réalisations les grandes étapes de la modernisation qui caractérise cette époque précise de l'histoire bretonne.

Yves Guillou va jouer, tout au long de sa carrière avec des volumes de formes géométriques simples, employées tantôt seules dans leur expression la plus primitive, tantôt en combinaisons subtiles, apparemment évidentes, mais dont les épures sont en réalité complexes.

Cette maîtrise de la géométrie s'affirmera aussi bien à l'échelle d'un bâtiment pris dans sa globalité, qu'au niveau des détails de modénature qui signent nombre de ses projets.

Si les familles de formes et les techniques utilisées permettent de situer les réalisations dans leur époque, on constate que, globalement, l'architecture d'Yves Guillou a surmonté l'épreuve du temps.

L'intime complicité établie avec son ami, le sculpteur Francis Pellerin, 1er Grand Prix de Rome, rencontré aux Beaux Arts lors de ses études, et à qui l'on doit notamment le très beau chemin de croix de l'église Saint-Laurent de Caudan, ou le Christ de la chapelle de Kervahl à Brec'h, méritait également d'être évoquée.

C'est aussi ce que s'efforce de mettre en évidence cette exposition grâce à la compréhension et à la courtoisie de Madame Pellerin et de ses enfants qui ont accepté de nous confier les ébauches et maquettes de plusieurs de ces oeuvres.

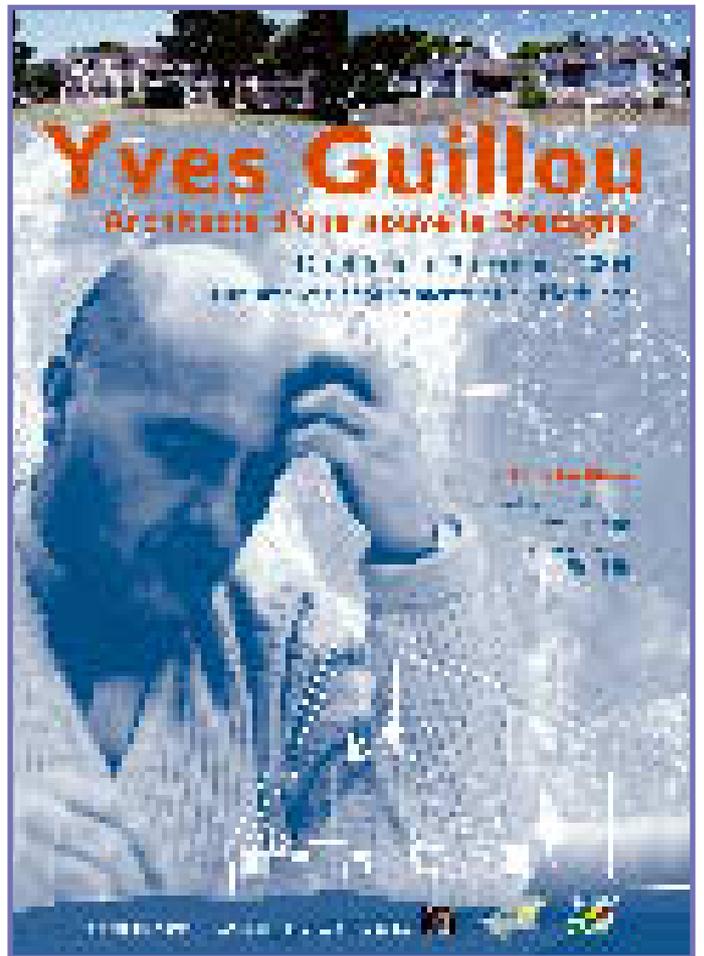
Qu'ils en soient ici remerciés, spécialement les archives départementales du Morbihan où est conservé le fonds Yves Guillou, qui nous a de surcroît ouvert sa mémoire tout au long des nombreux entretiens qu'il a bien voulu nous accorder.

La place manque pour citer l'ensemble des partenaires sans la collaboration desquels cette exposition n'aurait pas pu voir le jour. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude.

Mais je pense que tous, nous avons été passionnés, et ressortons enrichis par cette expérience ; passion qui, je l'espère, sera perçue par les visiteurs des différents lieux où cette exposition sera montrée.

Enfin, je formulerai un vœu : loin d'avoir épuisé le sujet, ce travail constitue un premier déchiffrement de l'ensemble des créations et réalisations d'Yves Guillou. Etant donné l'intérêt de celles-ci, je souhaite qu'elles suggèrent des axes de recherche pour les historiens de l'architecture, qui y trouveront une matière très riche ; et plus généralement, je souhaite qu'elles suscitent des vocations au métier d'architecte si passionnant, si complet, et pourtant méconnu du public, qu'Yves Guillou incarne à merveille.

Le commissariat de l'exposition a été assuré par Heleen Status-Müller.



• Cette exposition a été réalisée à l'initiative du C.A.U.E. du Morbihan : Jean-Michel Hervieux, Directeur du C.A.U.E. ; Heleen Status Müller, chargée d'étude, commissaire de l'exposition • En collaboration avec : Claire Lainé, chargée de l'inventaire de la ville de Vannes ; Catherine Toscer, Conservateur du patrimoine, Service régional de l'inventaire général de Bretagne ; Philippe Bonnet, Conservateur en chef du patrimoine, Service régional de l'inventaire général de Bretagne ; Daniel Le Couédic, Président de l'A.M.A.B. Directeur de l'Institut de Géographie, U.B.O., Brest ; Yves Guillou, Architecte Honoraire ; Pierre Le Gallo, Architecte Honoraire, ancien collaborateur d'Yves Guillou • Jean-Pierre Camps, Directeur de l'École d'Architecture de Bretagne et ses collaborateurs ; Héléne Pouyé, responsable scolarité-pédagogie ; Cathy Reaudin, chargée d'études documentaires ; Carole Soyer-Loisel, chargée de communication ; les étudiants de l'atelier Pincemaille (maquettes) • Madeline Hautefeuille, Conservateur des archives départementales du Morbihan et ses collaborateurs ; Bénédicte Piveteau, responsable des animations culturelles et éducatives ; Alain Talon, responsable du service communication et valorisation des fonds ; Monique Thureau, responsable des fonds privés • Hubert Poupard, Conservateur des archives de la Ville de Vannes et ses collaborateurs ; Elisabeth Quémerais, assistante de conservation du patrimoine ; Odile Thomas, chargée de la photothèque • Stéphane Le Bourhis, photographe ; Pierre Combes, scénographe ; Thierry Dubreil, graphiste (exposition) ; Alexandra Jigorel, graphiste (communication) • Avec les entreprises : L'Atelier du Cadre (Vannes) ; Objectif Numérique (Lorient) ; Digital Impression (Vannes) ; Dupon, labo photo (Paris) ; La Chambre Noire, labo photo (Paris) ; Shop Photo (Vannes) • Avec le soutien : du Ministère de la culture et de la communication - D.R.A.C. de Bretagne ; du Conseil Général du Morbihan ; de la Ville de Vannes ; de Vannes Golfe Habitat et de la Sagemot.

Yves Guillou, architecte d'une nouvelle Bretagne

Daniel Le Couédic, Président de l'A.M.A.B., architecte, directeur de l'Institut de Géoarchitecture, Université de Bretagne occidentale, Brest.

A quoi tiennent les destinées ?

Naître à Plouézec en 1915 aurait pu conduire Yves Guillou à s'imprégner romantiquement des images paimpolaises ciselées par Loti et à rêver d'embarquement. Mais un autre songe, tout de modernité celui-là, pouvait également se dessiner, favorisé par les grands chantiers de la ligne de chemin de fer qui allait enfin relier Saint-Brieuc à Paimpol : à l'horizon de Bréhec, en effet, l'élégante silhouette du viaduc conçu par Louis Harel de la Noë se déployait majestueusement en dépit des avatars de la guerre.

1. *Louis Harel de la Noë (1852-1931) : Un grand ingénieur breton*, Paris, Presses de l'ENPC, 2003.

Yves Guillou avait sept ans lors de l'inauguration de cet admirable ouvrage de 203 mètres dont les douze travées supportaient un tablier haut perché, jusqu'à 32 mètres au-dessus du vallon de Kergolo¹.

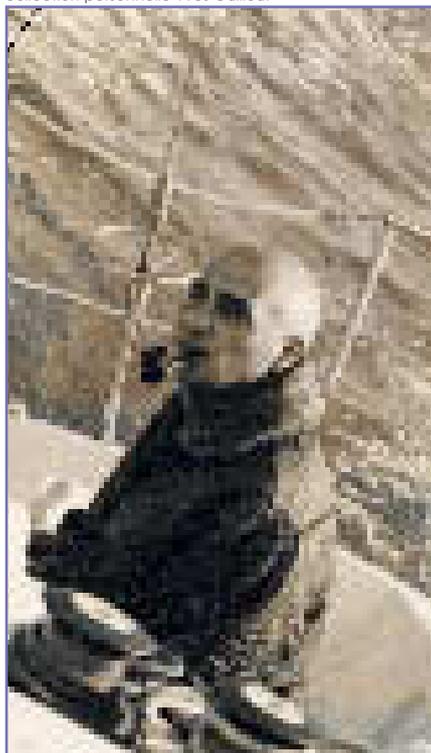
Plus près, la voie empruntait encore les 315 mètres de la passerelle de Kermanach : de quoi affermir une vocation de bâtisseur chez un jeune garçon né dans une famille d'entrepreneurs qui exploitait de surcroît la fameuse carrière de Kerity. Une éducation pragmatique acquise dans un établissement d'Angers précocement voué aux disciplines techniques allait confirmer cet ancrage, jamais démenti, dans une solide matérialité.

Mais l'architecture ?

Les ruines impressionnantes de Beauport, le pardon des Terre-neuvas et même les pauvres couplets de Botrel avaient, certes, assuré la renommée du pays de Paimpol, mais son isolement — un tortillard venu de Plouëc le rattachait péniblement au réseau des villes bretonnes — et une mer disparaissant au loin à marée basse l'avaient tenu en marge de l'essor balnéaire et touristique. Les architectes s'en étaient donc désintéressés : seul l'obscur Collet y avait élu domicile. Mais les choses devaient changer avec l'installation du second réseau : l'anse de Bréhec, Port-Lazot, le rocher du Craka, la pointe de Plouézec et la plage de Kerity allaient se gagner l'estime des villégiateurs et donc se garnir de villas, tandis que Paimpol entrerait enfin en croissance. Adolescent, Yves Guillou vit ainsi s'élever les édifices commandés à Georges-Robert Lefort et au jeune Paul-Marie Rolland, qui multipliait ses agences et parsemait le littoral des villas régionalistes qui lui valurent les honneurs de *L'Illustration*².

2. *La maison Le Guefflec édiflée à Plouézec en 1934 fut publiée en vis-à-vis de l'article de Léandre Vaillat, « La maison régionale » dans le numéro consacré à « L'habitation » par L'Illustration*, le 20 mai 1939, np.

ci-dessous, Yves Guillou, skipper, portrait, collection personnelle Yves Guillou.



E.N.V. à Saint-Pierre de Quiberon, phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56.



les années de formation

Les familles d'entrepreneurs sont de fréquents creusets pour les vocations d'architecte. Auguste Perret —qui fit ses premières armes en édifiant le casino de Saint-Malo —en est bien sûr l'exemple achevé, mais la Bretagne ne fut pas en reste, du Brestois Sylvain Crosnier au Rennais Charles Rallé. Son père avait travaillé pour Lefort à Pleubian et peut-être fut-ce à cette occasion qu'était née l'idée d'orienter le jeune Yves vers l'École régionale d'Architecture de Rennes dont cet interlocuteur, chef d'atelier et professeur de théorie, était l'homme-orchestre. Mais auparavant, il fallait préparer l'admission au sein de la voisine École Régionale des Beaux-Arts, qui dispensait un enseignement préparatoire. En 1934, parvenu au soir de sa carrière, Emmanuel Gontier, plus fameux pour ses bottines à boutons et son chapeau-melon que pour son allant pédagogique, lui inculqua son Vignole ; l'année suivante, en dépit des exigences très codifiées du concours, Marcel Guillet, appelé à sa succession, introduisit un soupçon d'audace.

Le cocktail dut être euphorisant, puisque Yves Guillou fut admis à son deuxième essai, premier de sa promotion grâce aux excellentes notes acquises en dessin et en mathématiques, deux épreuves où se brisèrent bien des espérances³.

Tout impétrant, à l'époque, pouvait s'inscrire dans l'atelier de son choix, à Paris notamment, mais il choisit de demeurer rennais.

L'École Régionale d'Architecture venait, il est vrai, d'enregistrer de brillants résultats engrangés notamment par Maurice Philippe et Henry Couâsnon, mentionnés aux prestigieux concours Rougevin et Delaon. Surtout, elle avait été fortement rajeunie et étoffée avec le recrutement de Maurice Marchal en 1931 —il serait révoqué en novembre 1934 —, Albert Hec en 1932 et Marcel Guillet en 1934. Parachevant cette refonte, Lefort accéda en 1935 — à l'arrivée d'Yves Guillou, donc —à la tête de l'établissement qui, jusque-là, était placée sous la tutelle élargie du peintre Jules Ronsin, directeur de l'École régionale des Beaux-Arts. Tout en faisant la place chez Jean Poirier, Guillet, Hec et Yves Le Moine, qui en 1932 avait succédé à Emmanuel Le Ray dans le poste d'architecte de la ville de Rennes, Guillou engrangea les valeurs et les mentions de seconde classe en bénéficiant de l'ambigu servi dans les écoles de province : initiation à la grande composition afin d'être à l'unisson de l'École du quai Malaquais ; formation au régionalisme, qui permettrait d'assumer la commande.

Lefort possédait toutes les arcanes du « style Beaux-Arts », mais il excellait également dans cette seconde manière qu'il venait de doter d'un édifice de référence avec la gare de Dinan⁴.

En 1939, Albert Laprade l'avait d'ailleurs placé en tête du gotha régionaliste qu'il avait dressé pour L'Architecture, la revue des trois grandes sociétés d'architectes⁵.

Les projets qu'Yves Guillou élaborait pour les esquisses et les concours d'émulation portaient la marque de ce savoir-faire où le pittoresque des élévations dissimulait un réel souci de la fonctionnalité et une sensibilité vive aux évolutions de la discipline : une résidence littorale arrimée au rocher d'une pointe déchiquetée présentait ainsi un plan à forte connotation wrightienne. On notera, d'ailleurs, que cet enseignement prélu à de belles carrières nullement engluées dans des ornières passistes : à Rennes, Guillou eut ainsi comme condisciples Marcel Clot, Jean Le Couteur et Jean Lemerrier. L'École Régionale des Beaux-Arts, où l'on balançait également entre académisme et régionalisme, ne fut pas en reste : François Pellerin et Jean Trévédy —tous deux proches amis de Guillou —se distinguèrent au concours de Rome.

Satisfait et confiant, Yves Guillou fit le choix de demeurer rennais pour sa première classe — qu'il effectuerait en deux années seulement —, mais, se conformant ainsi aux usages de l'époque, il se rendit cependant à Paris pour préparer son diplôme au sein de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts (ENSBA), où il bénéficia de l'accueil bienveillant de l'atelier Bigot. Le vieux maître était au soir de sa vie et son œuvre — l'Institut d'Art et d'Archéologie de Paris, notamment —appartenait déjà à l'histoire ; ses visites aux élèves étaient espacées et ses corrections rares. Ce n'est donc pas de Paul Bigot que Guillou tira un nouveau savoir, mais de Gustave Stoskopf, son assistant, qui avait été second Grand Prix en 1933. C'était la guerre et Paris vivait à l'heure de l'Occupant, mais ces quelques mois dans la capitale — où il put élargir considérablement le champ de ses relations —, enchantèrent néanmoins notre jeune homme, bien décidé toutefois à regagner la Bretagne au plus vite en dépit de résultats encourageants au Labarre et d'un accès à l'esquisse des 24 heures au concours de Rome. Son sujet de diplôme lui fut d'ailleurs l'occasion d'afficher son attachement au pays ; « L'herbage », qui le fit DPLG en juillet 1942, portait en effet tous les signes distinctifs du régionalisme breton : appareil de granit assisé, rampants et crossettes en exergue caractérisaient fortement la demeure aux allures manoriale de l'éleveur. Des coupes à grande échelle et de minutieux schémas de détails accompagnaient les planches « rendues », confirmant le pragmatisme et le goût du métier du jeune diplômé.

3. Daniel Le Couédic, «Genèse et premier âge d'une école d'architecture : Rennes, 1901-1949», in *Arts de l'Ouest*, Rennes, PUR, 1995, pp. 49-60.

École régionale d'Architecture, gouache, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou



4. Georges-Robert Lefort, «La gare de Dinan», in *L'Architecture*, Vol. XLIX, n° 11, 15 novembre 1936, p. 372.

5. Laprade Albert, «L'architecture dans nos provinces françaises ; quelques récentes constructions en Bretagne : M. R. Lefort, architecte», in *L'Architecture*, Vol. XLVII, n° 11, 15 novembre 1934, pp. 391-396. *L'Architecture* était alors conjointement publiée par la Société centrale, l'Association provinciale et la SADG.



planche extraite du diplôme, « un herbage, la maison de l'herbager », façades Ouest et Est, 1941, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou



la rénovation rurale et l'appel de la ville

Yves
Guillou

6. Daniel Le Couédic, Jean-René Trochet, *L'Architecture rurale française - Bretagne : Corpus des genres, des types et des variantes*, Paris, Berger-Levrault, 1985.

7. Yves Guillou, *Études sur l'architecture rurale du Morbihan*, sl, sd (1944).

En cette occasion, Yves Guillou avait pensé préparer un avenir qu'il envisageait alors à Plouézec où, par anticipation, il avait déjà pris patente et même réalisé plusieurs maisons sous le label EDDBA (élève de l'École des Beaux-Arts). Inscrit au tableau du Conseil Régional de l'Ordre des Architectes dès le 16 septembre 1942, il reçut d'ailleurs illico une commande d'études du préfet des Côtes-du-Nord, qui ne doutait pas de sa fixation définitive dans son département. Le hasard en décida autrement. En effet, Paul Tournon, qui venait de prendre la direction de l'ENSBA, avait été destinataire d'une offre d'emploi pour un DPLG émanant du Génie Rural du Morbihan : seul Breton de sa promotion, Guillou en fut évidemment le bénéficiaire. Quelques jours plus tard, il commença donc ses longs périples dans le Vannetais afin d'établir un diagnostic sur l'état — bien souvent déplorable — des maisons et des installations rurales dont il fallait ensuite concevoir la rénovation.

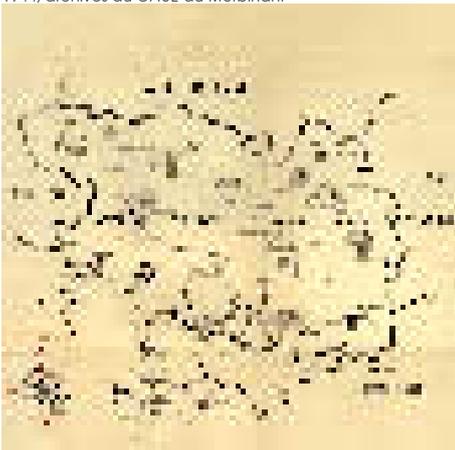
Déjà familier des campagnes, bretonnant de surcroît — même si le dialecte de Vannes était bien éloigné de celui qu'on parlait à Plouézec —, il devint un remarquable connaisseur d'un domaine encore peu étudié. Il reçut même la commande du ministère de l'Agriculture, relayée par l'ingénieur principal Hamon de Quimper, d'une série de relevés précis de l'habitat paysan dans ses diverses déclinaisons, selon un principe inspiré du chantier 1425 conduit par des enquêteurs du musée des Arts et Traditions populaires⁶.

Un précieux album in folio en provint, qui aujourd'hui encore offre des indications inégalées sur le cadre et les modes de vie ruraux de la Bretagne du premier XXe siècle⁷.

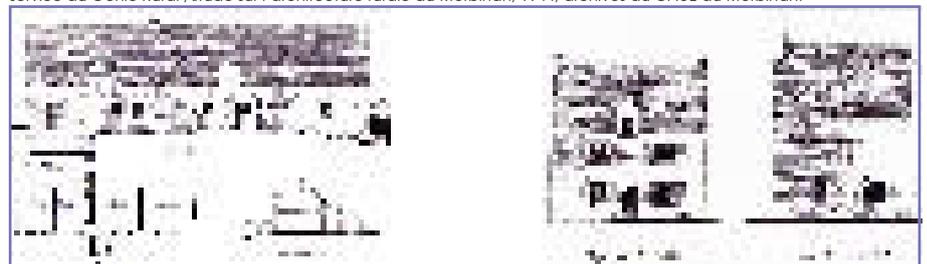
Les campagnes étaient alors l'objet d'une attention soutenue du régime, si bien qu'en cette période de marasme, elles constituèrent un des rares domaines de sollicitude, spécialement dans le Morbihan où dominait la forte figure de Louis Le Léanec, président de la Chambre d'Agriculture et de l'Union des syndicats agricoles de la Bretagne méridionale, délégué régional, de surcroît, à l'Organisation nationale paysanne. Yves Guillou fut donc particulièrement actif durant les années de la guerre. Bien conscient de l'utilité de son travail comme de l'importance de la tâche qui demeurerait à accomplir, il envisagea de s'y consacrer durablement. Le ministère de l'Agriculture lui maintint d'ailleurs sa confiance après la Libération et le chargea jusqu'en 1947 de superviser les projets de ses confrères. Mais bien sûr, d'autres horizons se dessinaient. Toutefois, son jeune âge — qui serait bientôt un atout — le cantonna dans les tâches subalternes de la reconstruction, en dépit de ses compétences acquises durant un stage à l'Institut d'Urbanisme de Paris où Gaston Bardet avait été son professeur d'un instant. Il contribua néanmoins au relèvement de Ploërmel et Saint-Marcel, puis restaura deux immeubles à Lorient sous la férule exigeante de Georges Tourry. Ce n'était que prolégomènes.

L'histoire devait en effet s'emballer et compenser en trente ans des décennies d'indigence constructive. Étienne Beuve-Méry, Guy Caubert, Maurice Évenard, René Kervahut, Pierre Le Cloarec, Robert Lamourec, ses confrères de Vannes, bien qu'au mitan de leurs carrières, étaient ses aînés d'au moins dix ans : font d'une jeunesse insolente, excellemment formé, habile à séduire et convaincre les milieux qui comptaient, disponible pour toutes les entreprises audacieuses : Yves Guillou allait jouer un rôle primordial dans cet essor. Le véritable démarrage de sa carrière peut être daté de 1947 qui le vit esquisser l'immeuble de la rue Lieutenant-colonel-Maury où il installerait bientôt son agence. Il contribua ensuite largement à l'achèvement de cette artère située en lisière de la vieille ville, signalant ainsi d'emblée, spécialement avec les cinq étages de l'hôtel-dancing « Manche-Océan », le renouveau et le changement d'échelle de Vannes. Mais cette entrée tonitruante en ville ne signifiait nullement l'abandon des campagnes, dont l'État entreprit alors d'équiper les bourgs et les petites villes. Guillou modernisa ou construisit en quelques années les mairies de Plaudren, Lignol, Saint-Nolf, Taupont, Trégourez et Caudan, les bureaux des postes de Plumelec et des Forges et inaugura, à Bubry en 1949, la longue liste des communes qu'il dota d'une école-prototype de sa conception, faisant même à l'occasion quelques incursions en Finistère.

cartographie de Bretagne, Ministère de l'agriculture, service du Génie Rural ; Étude sur l'architecture rurale du Morbihan, 1944, archives du CAUE du Morbihan.



ci-dessous, planche n°11, Saint-Perreux et planche n°4, région de Ploërmel, Critudel en Loyal, Ministère de l'agriculture, service du Génie Rural ; étude sur l'architecture rurale du Morbihan, 1944, archives du CAUE du Morbihan.



La réhabilitation morale du régionalisme

Puis vint, consécutive à la loi que Pierre Courant fit voter en 1953, la relance du logement social désormais baptisé HLM. Ainsi, dès 1956, Guillou commença-t-il les études de La Bourdonnaye, prélude au 742 logements de la première tranche du Ménimur qui, dix ans plus tard, sur un plan de masse de Henry Auffret, marqueraient une nouvelle étape. Mais entre-temps, à l'opposé de ces programmes sociaux et de leurs contingences, porté par le retour à la confiance des mieux nantis et par l'essor de la classe moyenne, un autre phénomène avait pris corps : la résidence littorale sous forme de maison individuelle. Encore largement préservées, les communes riveraines du golfe du Morbihan, ses îles, et les environs de Carnac où les plages abondaient, furent convoités dès l'aube des années cinquante par une clientèle aisée, qui ne se satisfait pas longtemps des charmes désuets du régionalisme de l'entre-deux-guerres en ultime rémission. Mais, pour autant, elle n'entendait guère adopter la modernité radicale trop éloignée de ses standards culturels et de ses modes de vie.

C'est ici que la réputation de Yves Guillou, encore modeste et limitée au Morbihan, se gonfla et gagna progressivement toute la Bretagne, qu'il dota de facto d'une manière qui fit école. Guère porté à la théorie, il s'expliqua peu — et rechigna toujours à le faire — sur ses références d'alors, le cheminement de sa pensée et ses véritables ambitions. À l'en croire, tout cela aurait découlé de quelques convictions, qu'il résuma dans une demi-douzaine d'articles et d'entretiens — et d'un solide bon sens forgé dans la connaissance du matériau et la pratique du chantier. Il faut pourtant y voir une salubre réinvention du régionalisme, dans le sillage tracé dès 1939 par Richard Neutra, la seule influence que Guillou reconnaisse spontanément. Dans un article fameux publié dans *L'Architecture*, cet ancien élève de F. L. Wright considéré comme un des plus brillants architectes du Mouvement moderne, avait en effet osé, contre toute attente, ce mot honni des milieux progressistes français et affiché sa conviction que l'avènement du style international n'était ni probable, ni souhaitable. Cette certitude découlait de la prise en considération « des idiosyncrasies traditionnelles, des variations régionales dans l'attitude psychologique des consommateurs et de la houle très irrégulière de la marée économique-technique sur les diverses parties de la terre ».

L'architecte, selon lui, devait s'en accommoder sans regret et même « professer la conscience de tous les facteurs mentionnés (afin) d'en user comme de stimulants pour l'inspiration, comme éléments de programme de son projet »⁸.

L'idée avait été reprise par Siegfried Giedion dans son séminaire d'Harvard et avait même convaincu Le Corbusier qui, en 1946, écrivit : « L'architecture d'aujourd'hui possède un style, mais un style de maille suffisamment large pour offrir à chaque région ou pays l'occasion, s'il en est capable, de parler son propre langage »⁹.

Dévidant le fil de cette idée, en 1954, l'historien et critique annonça dans *The architectural record* la naissance d'un new regionalism¹⁰.

Wright n'en avait jamais douté qui, en 1951, à l'occasion de la présentation à Paris de la grande exposition rétrospective de son œuvre déclara : « Est libre qui est sans peur, confiant en soi parce que sûr de ses racines, entièrement conscient du fait que l'âme de telle race n'a ni la couleur ni la forme précise d'aucune autre, mais que toutes ont l'amour de la vérité en commun. L'unité dans la diversité est le dessein du Créateur »¹¹.

Cette leçon venue d'Amérique — constitutive d'un authentique Naturalisme moderniste — fut vite et bien entendue en Europe du Nord où Alvar Aalto et Knut Knutsen avaient d'ailleurs pris les devants.

Elle fut plus lente à pénétrer la France où les thuriféraires du Mouvement moderne étaient encore en croisade pour imposer l'International style bien que Henry Russel Hitchcock, inventeur et prosélyte de la formule, en fût venu à l'auto-critique¹².

En 1958, Michel Ragon ne faisait-il pas de tout régionalisme l'indicateur d'un « racisme borné ? »¹³.

Yves Guillou ne s'embarrassa guère de ces débats outrés dont la résonance se limitait bien souvent à la ceinture des boulevards parisiens. Il situe en 1952 et à l'étude de sa propre résidence secondaire sur l'Île-aux-Moines, ce qu'il nomme « le déclic », le moment où il s'extirpa des idées reçues et des habitudes pour oser une démarche personnelle bien dans l'air du temps en dépit des ukases d'une certaine intelligentsia, qui prétendait régenter la modernité et le progrès. En effet, devenues excessivement partisans et narcissiques, les principales revues d'architecture avaient progressivement limité leur audience à un microcosme peu enclin au Naturalisme moderniste — pourtant chaque jour plus populaire chez ceux qui envisageaient l'édification d'une résidence campagnarde ou littorale —, qui dut en conséquence se réfugier dans de nouveaux périodiques moins élitistes. La Maison française lancée en 1947 et Maisons et Jardins proposée à partir de 1952 lui firent bon accueil comme les publications des exploitants et fabricants de matériaux en quête d'une nouvelle jeunesse : *Tuiles et Briques* et *L'Ardoise*, notamment. Yves Guillou y trouva un écho immédiat.



ci-dessus, Kercado, vue des immeubles rue Gillo de Kerarden en 1965.

ci-dessous, Kercado vue aérienne, 1968.

phot. Heurtier, archives municipales de Vannes



8. Richard Neutra, « Le régionalisme en architecture » in *L'Architecture*, n°4, 1939, pp. 109-116.

9. Le Corbusier, *Manière de penser l'urbanisme*, Boulogne, Ed. de *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1946.

10. Siegfried Giedion, «New regionalism», article publié dans *Architectural record* en 1954, repris in *Architecture, you and me*, Cambridge, Harvard university press, 1958, p. 176.

11. Frank Lloyd Wright, «Message à la France», in *L'Architecture française*, n° 123-124, 1952, p. 3. Rédigé à Taliesin west en janvier 1951.

12. Henry Russel Hitchcock, «The «International style» twenty years after », in *Architectural record*, Vol. CX, 1952, pp. 89-97.

13. Michel Ragon, *Le livre de l'architecture moderne*, Paris, Laffont, 1958, p. 22

14. « **Projet de M. Yves Guillou** », in *Maisons individuelles*, numéro spécial de *Tuiles et Briques*, 1953, p. 47

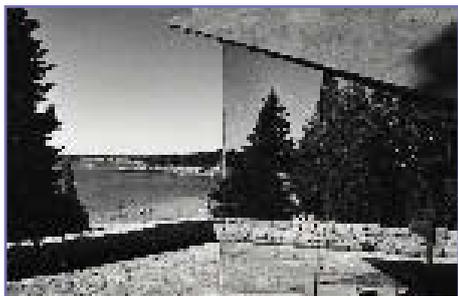
15. « **Le Suroît** », in *L'Ardoise*, n° 160, premier trimestre 1960, pp. 4-9.



vue d'un Suroît à Port Navalo, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou.

16. « **Fantaisie sur une île** », in *Maisons de l'Ouest*, n° 5, juillet 1965, pp. 4-9.

17. « **L'architecte Yves Guillou : Pourquoi ne construirait-on pas en Bretagne de l'évolué ?** », in *Maisons de l'Ouest*, n° 11, mars 1966, p. 1 et pp. 61-68.



salon de lecture, vue sur mer, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou.

18. « **Plutôt qu'une chaumière, une construction qui fera date** », in *Maisons de l'Ouest*, n° 18, novembre 1966, pp. 40-45.

19. « **Retour à l'atrium : M. Guillou, architecte, change de style** », in *Maisons de l'Ouest*, n° 21, mars 1967, pp. 37-43.



maison Renault, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou

20. « **Est-il encore aujourd'hui une « maison bretonne » ?** », in *Le Télégramme*, 30 janvier 1968, np.

La première de ces revues professionnelles publia en 1953 deux de ses projets qui avaient retenu l'attention du jury d'un concours de maisons individuelles organisé par les industriels de la terre cuite ¹⁴.

La seconde, qui dès 1958 lui avait consacré un numéro quasi complet relaya en 1960 le triomphe du « pavillon le Suroît » — nous parlerions aujourd'hui d'« habitat léger de loisir » — que Guillou avait conçu pour la Commission des ardoisières d'Angers et présenté dans les redans du Grand Palais à l'occasion du Salon des Arts ménagers ¹⁵.

Ce bungalow de vacances de 56 m² connut un prodigieux succès : le prototype édifié à Kerjaffré en Arradon fut ensuite répliqué à plus de 200 exemplaires et implanté jusqu'aux alpages suisses. Il imposait deux constatations. D'abord, il manifestait l'intérêt de Guillou — réputé architecte des grandes demeures artisanales — pour l'habitat économique et la série. Mais surtout, il offrait un concentré de sa démarche d'alors qui, fidèle aux conseils de Neutra, entendait tenir compte sans complaisance des habitudes et désirs de la clientèle — très attachée à quelques matériaux emblématiques —, se conformer aux savoir-faire locaux, mais aussi tirer le meilleur parti fonctionnel et architectural de ces contraintes. Pour le « Suroît », comme dans ses plus importantes maisons, Guillou opta résolument pour l'ardoise dont il radicalisa les usages traditionnels en prolongeant les bâtières jusqu'au solin de sol et en reprenant dans de nouveaux dispositifs quelques pratiques tombées en désuétude, tel l'essentage. Il réserva dès lors la portion congrue à la pierre, dont ce fils de carrier se défia toujours, sachant trop bien les inconvénients de sa porosité. On parla dès lors de « style Guillou », sans préciser qu'il n'y avait là nul a priori, ni concession au pittoresque, mais aboutissement d'une démarche empreinte de rationalisme. La revue *Maisons de l'Ouest*, qui naquit en 1964, en assura le triomphe, mais, certainement aussi, en provoqua le dévoiement car, pour quelques émules de grande qualité et de parfaite éthique, combien de pâles imitateurs se mirent au poncif!

Toujours est-il que la livraison de juillet 1965 présenta un pur exercice de style qui ramassait l'essentiel des acquis d'alors : un salon de lecture — manière de pavillon de thé à la bretonne — que Guillou avait édifié dans un jardin de l'Île-aux-Moines ¹⁶.

Un puissant soubassement de pierre et une cheminée aux allures de contrefort accueillait et flanquait une pyramide ardoisée délicatement basculée de façon à ménager un dièdre vitré à joint vif dévorant le paysage.

Huit mois plus tard, la revue présentait une plus caractéristique maison dominant la rivière d'Étel qui fit date car, pour le plus grand nombre, elle marquait l'aboutissement d'une quête demeurée infructueuse depuis le début du siècle : celle d'une architecture résolument moderne et pourtant immédiatement évocatrice de la Bretagne ¹⁷.

Appelé à s'en expliquer, Guillou, toujours méfiant vis-à-vis des élaborations théoriques, renvoyait encore aux exigences du lieu, aux nécessités et aux souhaits de la clientèle. Tout juste livra-t-il ce credo :

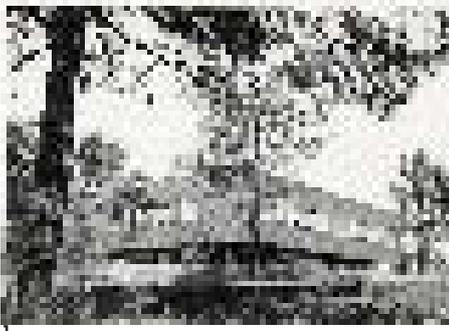
« Ce n'est pas avec les pièces détachées d'un mort que l'on parvient à refaire un vivant, mais en repétrissant de fond en comble, avec des mains d'homme d'aujourd'hui, la même et seule argile avec laquelle les hommes de tous les temps ont pu et doivent encore créer leur habitat à l'image d'eux-mêmes. Il suffit pour que l'œuvre soit de la même lignée, pour qu'elle s'apparente et s'assemble aux autres, comme un nouvel enfant dans une famille, que ces mains soient animées et animent à leur tour la matière du même esprit. La seule fidélité qui vaille n'est pas de perpétuer des formes, elle est de créer et non de reconstituer » ¹⁸.

Une telle profession de foi, éloignée de tout dogme et de toute célébration de la permanence, autorisait, appelait même les évolutions.

Notre homme ne manqua pas de s'y livrer. Intéressée, mais peut-être aussi désarçonnée, *Maisons de l'Ouest*, en 1967, titra d'ailleurs : « M. Yves Guillou, architecte, change de style » ¹⁹.

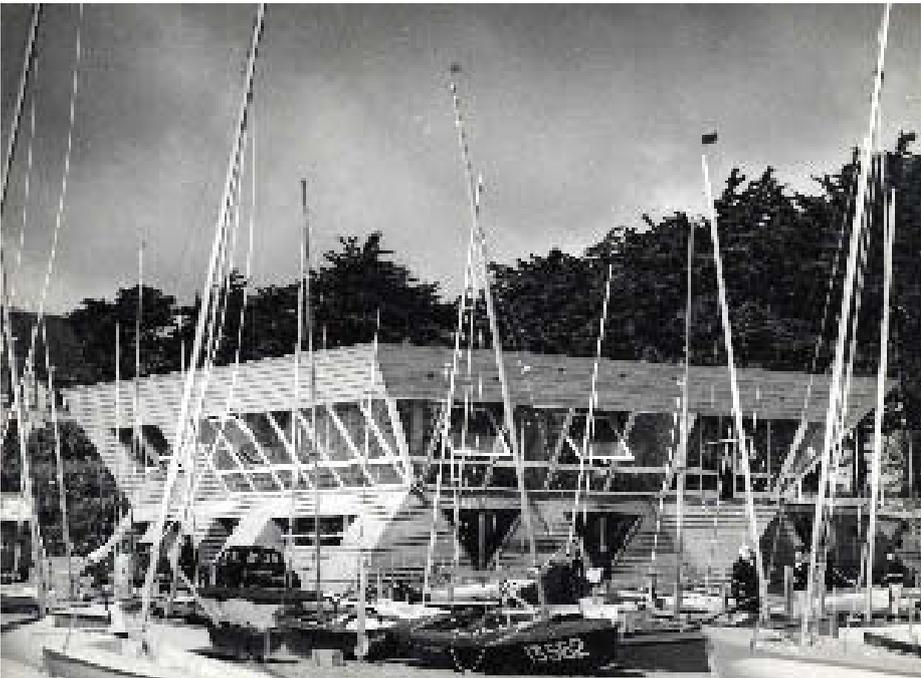
Gauche et peu conforme à la réalité, la formulation, en revanche, rendait compte d'un phénomène inattendu chez ce champion présumé indéfectible des bâtières : l'intrusion de la toiture-terrace. En fait, depuis sept années déjà, Guillou explorait une nouvelle formule permettant d'enrichir les programmes, de déployer des plans en plusieurs séquences articulées par un patio : en 1962, la maison Renault, à Kerhostin, avait constitué un premier jalon en ce sens. À l'occasion, la pierre avait retrouvé de l'importance et l'ardoise, nullement délaissée, avait bénéficié d'un acrotère augmenté de manière à lui offrir une forte présence en bardage où elle apparaissait désormais à la manière d'une citation. Sa présence s'accroît encore et s'afficherait dans un nouvel esprit caractérisé, à l'occasion, par l'essentage à claire-voie de la quasi-intégralité des murs. Et Guillou de s'en expliquer par ses arguments de toujours :

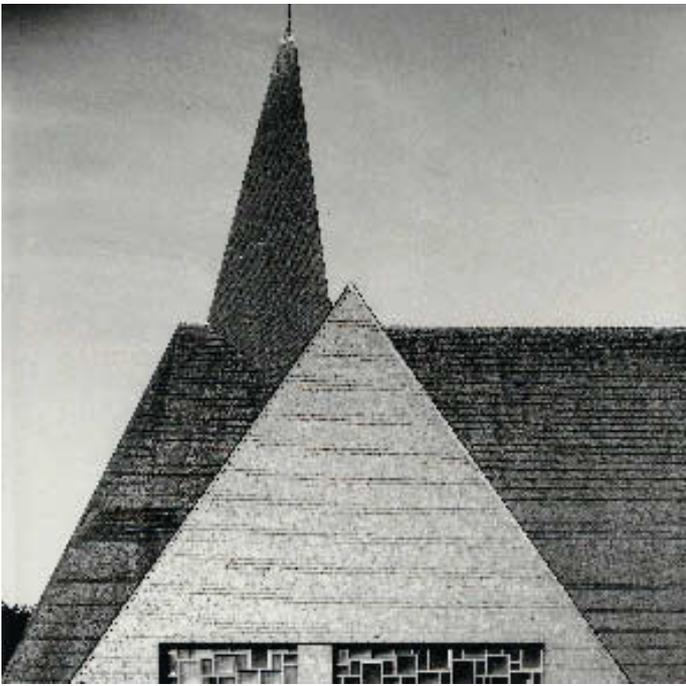
« Il n'est pas de style de la maison bretonne déterminé une fois pour toutes (...). Ainsi, après avoir réalisé des constructions « tout-en-toit », j'en suis venu à créer des maisons à toit plat, parce que la clientèle veut son habitation disposée sur un même plan. Question de commodité. À partir du moment où le candidat dispose d'un terrain suffisamment vaste, à partir du moment où nous avons sous la main un matériau de couverture qui autorise un toit plat, rien ne s'oppose à ce qu'il obtienne satisfaction. Ce n'est pas à l'architecte d'y faire obstacle, c'est à lui, au contraire, de travailler à rendre aussi parfaite que possible la commodité souhaitée (...). Une maison aux pièces bien distribuées n'a que faire d'une toiture dont les combles seraient aussi démesurés qu'inutiles » ²⁰.



1. **agence Vincin, extérieur**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 2. **agence Vincin, intérieur**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 3. **secrétaires, agence Vincin**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 4. **agence, tables de dessinateurs**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 5. **la chapelle de Kervalh, Brechi**, phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56.

8. **Yacht-Club de Carnac**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 9. **Clubhouse, Trinité-sur-Mer**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 10. **École nationale de Voile, Saint-Pierre de Quiberon**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou.





6



7

6. **Eglise de Caudan**, phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56 / 7. **agence Maury**, salle de dessin avec Roger Guiber (chef d'agence), collection personnelle d'Yves Guillou.

11. **Clubhouse La Trinité-sur-Mer**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 12. **Clubhouse, La Trinité-sur-Mer**, phot. Guillemaut, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou / 13. **Maison Plasseraud, Carnac**, phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56.

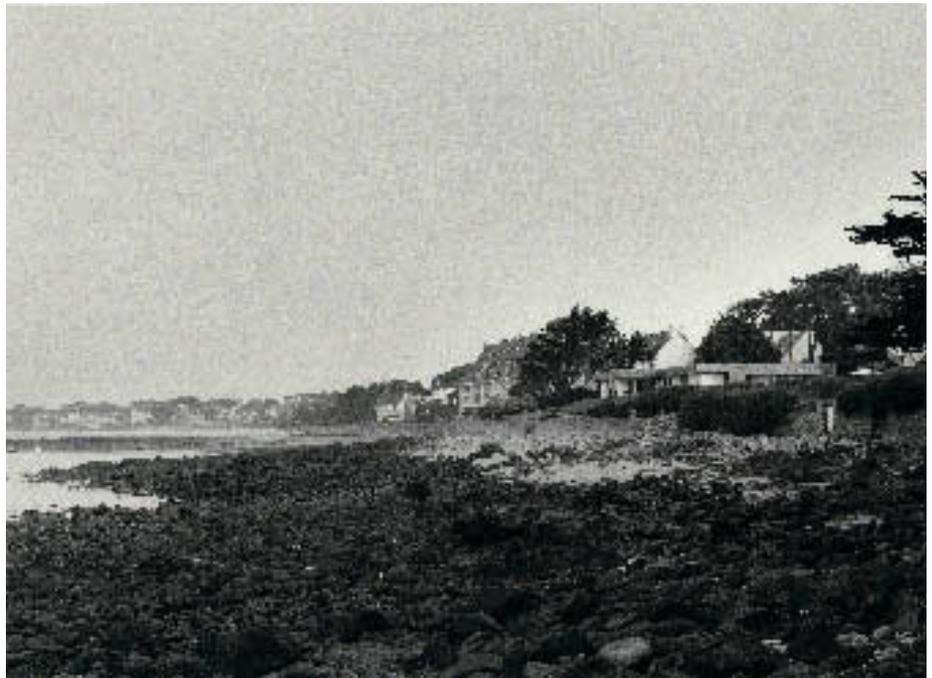
11



12



13



Vannes à l'heure des CIAM

Cette constance pragmatique dans la conception, d'où découlaient des volumétries et des modénatures inattendues mais toujours parfaitement maîtrisées, lui valut enfin la considération des grandes revues de la profession contraintes d'aller à résipiscence. Qu'on en juge.

En 1957, *L'Architecture d'aujourd'hui* avait bien publié une de ses maisons de Carnac-plage représentative de la période « tout-en-toit », mais en la qualifiant avec beaucoup de condescendance de « réalisation fort sympathique » : elle était en fait explicitement destinée à éteindre la colère des ardoisiers, qui avaient dénoncé l'ostracisme de la revue à leur égard ²¹.

En 1959, *L'Architecture française*, bien loin de cette morgue, présenta avec conviction trois de ses réalisations, dont deux maisons d'Arradon caractéristiques de sa seconde manière ²².

Pour beaucoup alors, Guillou était exclusivement l'architecte des plus remarquables villas du Golfe et de ses environs, toujours admirablement situées, enracinées dans le paysage et abolissant de leurs vastes baies l' ancestrale frontière entre le dedans et le dehors. En fait, la réalité était désormais tout autre. Certes, il ne négligerait jamais ce registre et maintiendrait au littoral et aux campagnes un affectueux intérêt particulièrement sensible dans l'œuvre qui, entre toutes, conserve sa préférence : la chapelle de Kervalh. Ici encore, il fit peu de cas des idées dominantes dans les sphères influentes de l'Art sacré, pleinement acquises en ces années 1960 à une modernité anguleuse et austère dont, paradoxalement, seul Le Corbusier avait su s'écarter pour édifier N.-D. du Haut à Ronchamp. Sans doute, cette fois, le pittoresque fut-il au rendez-vous, mais cette touchante chapelle saisit surtout par son humilité et une feinte maladresse bien propre à susciter l'émotion et à la rattacher à toutes celles, perdues au bord des chemins, que l'ancienne foi populaire fit élever. S'il fallait absolument désigner une ascendance à cet ouvrage sans pareil, nous évoquerions — pour l'esprit, nullement pour la forme — l'étonnante église que William R. Lethaby édifia à Brockhampton à l'aube du XXe siècle. Mais sans se détourner de tels exercices de virtuosité, Guillou, peu à peu, avait transformé sa pratique pour la mettre en conformité avec les exigences de l'heure, qui étaient à l'expansion des villes et aux grands programmes touristiques. Son agence, qui regroupait trois collaborateurs quand il avait déménagé du 2 de la rue Saint-Nicolas au 27 de la rue du Lieutenant-colonel-Maury, augmenta jusqu'à en compter une quinzaine en 1965 lors de l'installation au bois du Vincin, où elle en viendrait à réunir une trentaine de personnes.

Entre temps, Yves Guillou était devenu l'architecte et l'urbaniste universel de Vannes, bénéficiant de circonstances communes à cette époque qui répugnait au concours et où, donc, la commande découlait de la seule confiance du maître d'ouvrage, fût-il public. Louis Arretche puis Michel Marty à Rennes, Henry Auffret à Brest connurent des situations comparables. Ajoutons que parvenu à la cinquantaine, Guillou avait l'âge requis pour recevoir et assumer de tels programmes qui, en plus de la compétence et du sens de l'adaptation qu'exigeaient les nouvelles pratiques, nécessitaient une solide expérience et beaucoup d'entregent. Il fut donc confronté à des commandes spectaculaires par leur importance — à deux reprises elles dépassèrent le millier de logements — mais plus encore par la rupture morphologique et typologique qu'elles imposèrent à l'urbanisation vannetaise. Ici comme ailleurs, en effet, on sacrifia à une formule qui découlait des conditions économiques et de l'état des techniques, mais aussi du triomphe d'une doctrine élaborée durant l'entre-deux-guerres, énoncée en 1943 dans la Charte d'Athènes et, surtout, codifiée et propagée dans la « Grille CIAM » que *L'Architecture d'aujourd'hui* publia en 1948. La zone à urbaniser en priorité (ZUP) de Kercado témoigne de cet urbanisme débarrassé de la rue et de sa continuité, acquis aux grands volumes solipsistes disposés dans un environnement jardiné ignorant de la parcelle.

Aujourd'hui où le chœur chante à l'unisson les vertus de la ville sédimentaire, c'est peu dire que la formule a mauvaise presse. Pourtant, il y a quatre décennies à peine, alors que la taudification et la pénurie de logements faisaient l'ordinaire, elle emporta massivement l'adhésion. Yves Guillou ne s'illusionne aucunement sur ces opérations qui laissèrent une bien étroite marge de manœuvre aux architectes dans un contexte d'omniprésence des services de l'État et des entreprises dépositaires de modèles et titulaires de marchés-cadres. Il rappelle cependant combien les principes popularisés par Le Corbusier apparaissaient enthousiasmants à sa génération et de nature à inaugurer une ère nouvelle où la rationalité d'une organisation drastique aurait trouvé son épanouissement dans une apaisante dispersion de la ville dans la nature. Il se consacra donc essentiellement à l'élaboration du plan de masse, à la composition d'ensemble, à la définition des épannelages et au dessin des espaces de verdure. Pour le reste, placé dans l'obligation d'utiliser un procédé de fabrication lourde très contraignant, il dut le plus souvent se contenter d'ajustements.

21. « Utilisation de l'ardoise : Villa à Carnac », in *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 73, 1957, p. XXVII.

22. « Bar-restaurant au Lindin en Sarzeau », « Maison de vacances à Pen er Men en Arradon », « Maison d'habitation à Arradon », in *L'Architecture française*, n° 325-326, septembre-octobre 1969, pp. 8-13.



ci-dessus et ci-dessous, maison Plasseaud, Carnac, phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56.



ci-dessous, centre social de Kercado, phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56.



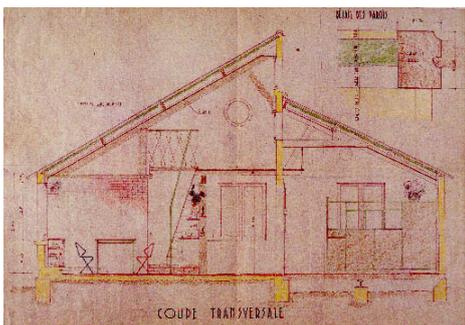
urbanisme littoral et architecture hédoniste



phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56.

23. « Le complexe de Carnac », in *L'Ardoise*, n° 24, juin 1988, pp. 2-6.

24. *Jean Ballardur : Oeuvre*, Chiaso (Suisse), Ed. Score, sd. / Marie-Christine Biet, *Horizons Maillols*, Rennes, archives municipales, 1995.

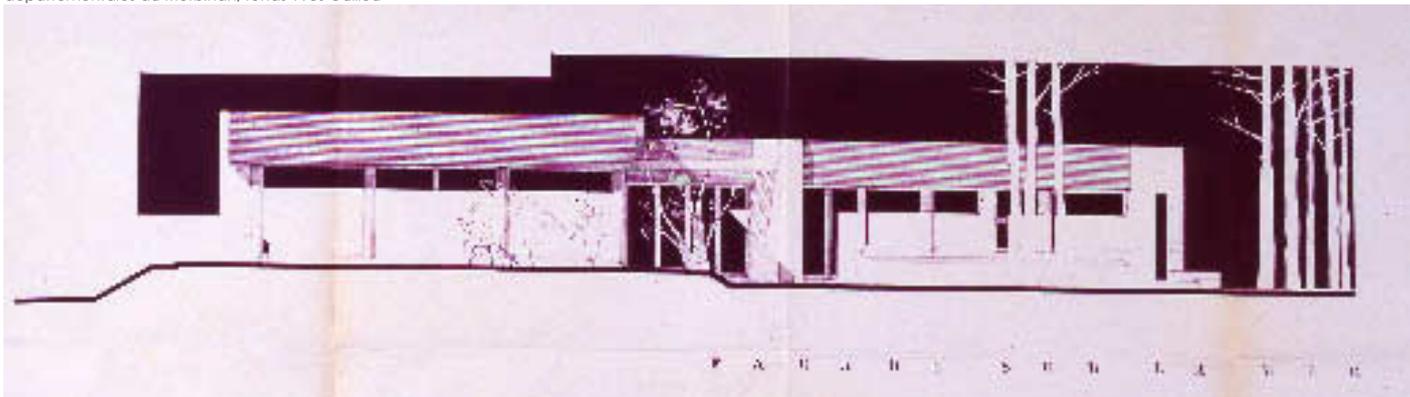


ci-dessus, plan de la maison de la plage, coupe transversale, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou

25. François Spoerry, *L'architecture douce, de Port-Grimaud à Port-Liberté*, Paris, Robert Lafont, 1989.

26. Jean-Michel Hervieux, «Les remparts de Kerjouanno», in *Bretagne, un XXe siècle d'architecture*, Rennes et Saint-Brieuc, Terre de Brume et AMAB, 2001, pp. 188-189.

ci-dessous, détail, façade sur la mer, 1961, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou



Les ensembles résidentiels privés et les sièges sociaux d'entreprises, sans être épargnés par le systématisme, laissèrent davantage d'initiative à Yves Guillou, qui put à nouveau instiller une particularité généralement réservée à la maison individuelle. Un patient travail sur la peau des édifices, auxquels il fut vite tenté de donner de la matière et du relief, lui permit alors d'afficher une signature à un moment où l'anonymat menaçait. Le formidable essor du tourisme durant les années 1970 lui fournit l'occasion d'amplifier spectaculairement cette démarche. Il fut en effet constamment sollicité de la presqu'île de Rhuys à la rivière d'Étel, mais surtout à Carnac, qu'il contribua puissamment à transformer.

L'aménagement et l'équipement des anciennes salines du Bréno lui donnèrent ainsi l'opportunité de réaliser un ensemble conjuguant les divers programmes auxquels aspiraient ces temps dépourvus de loi Littoral. Dix hectares furent réservés à un institut de thermalisme, à ses prolongements hôteliers et à un nouveau village pourvu d'équipements commerciaux. Les trente hectares restants furent mis en eau ou paysagés²³.

Diverses échelles se devaient donc d'être déclinées : elles furent l'occasion de mettre en évidence les évolutions en cours aussi bien chez les architectes en délicatesse avec l'ascétisme du Mouvement moderne, que dans la clientèle désormais acquise à de nouveaux rythmes de vie et à un hédonisme que les soubres-sauts des marchés pétroliers n'affectaient pas encore. Les cinq étages de l'hôtel reflétés dans les eaux de la saline se posaient en signal, affichant encore sans fausse pudeur l'ambition soutenue par la DATAR d'aménager les littoraux pour favoriser l'installation de la société des loisirs. Mais l'édifice proposait cependant une intéressante particularité. En effet, l'heure était ailleurs à ce qu'il fut convenu de nommer le « béton architectonique ». La préfabrication lourde, jusque-là, s'était cantonnée dans la production d'éléments plans, mais elle proposait désormais des panneaux complexes aux dimensions accrues, dotés de panses aux profils gauches parfois à double courbure.

Jean Ballardur, notamment à la Grande Motte, et Georges Maillols, à Rennes, tirèrent un parti spectaculaire de cette nouvelle ressource²⁴.

Yves Guillou ne sacrifia guère au genre mais, cependant, s'attacha lui aussi à l'étude de façades enrichies d'une épaisseur propre à renouveler la modénature. Il se souvint alors des essentages médiévaux qui, pour éloigner les eaux du pan de bois, avaient fréquemment adopté des profils galbés. Ces manières s'étaient ensuite gagnées une autonomie décorative déclinée dans d'innombrables variations. Fort de cette référence, qu'il actualisa et adapta aux grandes volumétries, Guillou dota l'hôtel du Bréno d'une façade qu'il faudrait qualifier « d'ardoise architectonique ».

Mais la villégiature littorale bretonne – longtemps cantonnée dans la villa et l'hôtel – s'orientait alors vers des formules neuves pour elle, mais déjà éprouvées sur la côte d'Azur et en Normandie, faites de « ports » et de « villages » de circonstance. L'heure était au studio et au « deux-pièces-en-une » désormais densément regroupés dans des bâtisses à forte connotation régionale.

Port-Grimaud, que François Spoerry débuta en 1966, avait tôt affiché cette tendance, que Jacques Labro devait acclimater avec nuances sur les côtes septentrionales, à Port-Deauville en 1974²⁵.

Les remparts de Kerjouanno, conçus par Félix Madeline en 1973 avaient constitué, en Morbihan, un premier infléchissement en ce sens : certes, les grands volumes y étaient encore privilégiés, mais habillés généreusement de pierre et d'ardoise²⁶.

Au « village de Port en dro », Yves Guillou accueillit pleinement cette tendance mais, fidèle à son habitude, en faisant entendre une petite musique singulière. Les 59 logements de la première tranche furent habilement intégrés dans un habitat intermédiaire aux allures de maisons devancées par des appentis, qui ménageaient une hiérarchie des approches en lisière de l'espace public.

une certaine conception du métier

L'ensemble fit débat. La sensibilité grandissante pour l'environnement influença le regard porté sur le nouvel aménagement des salines et la critique architecturale s'inquiéta de la connotation régionale que Guillou avait accentué de façon plus conventionnelle que naguère. À l'inverse, les urbanistes inquiets de l'étalement des stations balnéaires et désireux de raréfier les terrains constructibles, se félicitèrent de l'économie foncière de Port en dro. Et bien sûr, la clientèle plébiscita la formule, qui correspondait à ses attentes.

La production d'Yves Guillou — que son fils Yves-Michel avait rejoint au sein de l'agence pour former, avec Pierre Le Gallo et Louis Callez, un triumvirat essentiel — se situa dès lors dans cet entre-deux. Il faut y voir une certaine conception du métier d'architecte, qui fut avant lui celle de Jean Fauny. Pour l'un, comme jadis pour l'autre, la qualité de l'homme de métier se juge d'abord dans sa capacité à assumer une commande dans son programme, son budget, ses délais, et à la conduire à un parfait achèvement. Dans une telle approche, l'architecture n'est nullement tenue pour quantité négligeable ; seulement, elle ne saurait se soustraire à l'obligation de fournir une solution appropriée à l'accueil et l'accompagnement de ces exigences primordiales. Quant à l'architecte, il lui faut ravalier les brillantes théories qui se génèrent et en rabattre de son ego pour ne jamais faire de sa marque un a priori. En contre-partie, cette attitude doit trouver sa récompense dans la confiance des maîtres d'ouvrage qui, seule, permettrait de s'aventurer hors des sentiers battus.

L'École nationale de voile à Beg Rohu en Saint-Pierre-Quiberon — que *L'Architecture Française* publia —, le siège départemental du Crédit mutuel, à Vannes, et le centre social de Kercado montrent la pertinence que cette pratique put longtemps revêtir ²⁷.

En revanche, le décret sur l'Ingénierie de 1973 et la pratique généralisée du concours en furent le linceul, tout en ayant, par ailleurs, l'incontestable avantage d'ouvrir l'accès à une commande singulièrement cadenassée auparavant.

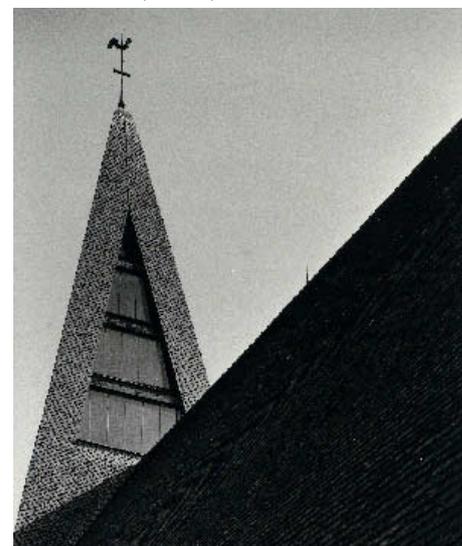
Nous étions parvenus au terme d'une époque ; Yves Guillou, désormais septuagénaire, avait accompli ses trente glorieuses : trois décennies où il avait donné une remarquable ampleur architecturale à un département longtemps et inexplicablement resté en repli ; trois décennies qui l'avaient vu réinventer une maison bretonne et introduire ainsi à une démarche qui lui vaudrait — notamment en la personne de Bernard Guillouët — de très brillants émules dans la génération suivante ; trois décennies où il transforma considérablement la ville de Vannes et donna son profil le moins contestable à l'urbanisation du littoral vannetais. Récompensé par l'estime de ses commanditaires et par une réelle notoriété en Bretagne, Yves Guillou le fut aussi par l'hommage que lui rendit au plan national la partie la plus élitiste de la profession : en 1979, l'Académie d'Architecture — doyenne des sociétés françaises — lui décerna, en effet, sa Grande Médaille d'Argent pour l'ensemble de son œuvre. La confiance de ses confrères lui avait en outre valu d'assumer de constantes responsabilités ordinales au sein du Conseil

La fin de la grande politique d'équipement et d'aménagement qui avait abondamment nourri la commande préluda en outre à la profonde crise économique dont les années 1980 furent accablées. Très logiquement, donc, l'activité de l'agence déclina. Bien conscient qu'une époque s'achevait, Yves Guillou avait pris peu à peu de la distance, laissant à son fils et à Luc Collier le soin d'écrire les chapitres suivants. La disparition très prématurée de Yves-Michel devait cependant en décider autrement : 1992 peut donc être considérée comme le terme d'une carrière dont l'examen rétrospectif apporte une lumière remarquable sur une période-clé de la production architecturale en Bretagne.



27. Yves Guillou, « École nationale de voile de Beg-Rohu à Saint-Pierre-Quiberon », in *L'Architecture française*, n° 351-352, novembre-décembre 1971, pp. 48-50.

ci-dessous, Maison Colobert, Saint-Colombau et église de Caudan, flèche, phot. Stéphane Le Bourhis, CAUE 56



une amitié artistique : Yves Guillou et Francis Pellerin

Philippe Bonnet, Conservateur en chef du patrimoine.

Pendant ses études rennaises, Yves Guillou se lie d'amitié avec Francis Pellerin (1915-1998) et Yves Trévédy (1916-1986). Les trois Bretons poursuivent avec succès leur formation aux Beaux-Arts de Paris : Trévédy obtient en 1943 le premier Grand Prix de Rome de peinture, Pellerin celui de sculpture l'année suivante, avec *L'Amazone blessée et dévêtue* de sa tunique doriennne s'est retirée du combat. A son retour, en 1948, il est nommé professeur de sculpture à l'École régionale des Beaux-Arts de Rennes, et chargé du cours de modelage à l'École d'Architecture. Il enseigne jusqu'en 1978.

Parallèlement, son activité créatrice va trouver à s'exercer grâce à l'arrêté du 18 mai 1951, pris par le ministre de l'Éducation nationale Pierre-Olivier Lapie. Reprenant une idée que le Front populaire n'avait pu mettre à exécution avant la guerre, celui-ci institue l'obligation de consacrer 1% du coût total de la construction des bâtiments scolaires et universitaires à des travaux de décoration. Si l'agrément final de l'artiste et du projet appartient au ministère de l'Éducation nationale, après avis de la commission consultative des achats et commandes de l'État, il est évident que son choix tient aux collectivités concernées et peut-être plus encore à l'architecte. Aussi Yves Guillou ne se privera-t-il pas de faire appel à son ami Pellerin, et nombre d'établissements d'enseignement recevront, à partir de la fin des années cinquante, des œuvres du sculpteur : le groupe scolaire de Kerentrech à Lanester (1959-1960), le lycée de jeunes filles de Vannes (1960), **le collège technique de Pontivy (1962-1963)**¹, le CET du Pargo, devenu Lycée professionnel Jean Guéhenno, à Vannes (1964), le Collège d'Enseignement Secondaire de Keryado à Lorient (1966-1967), l'école maternelle Anne de Bretagne à Vannes (1968), le CES Le Grand Clos à Saint-Brieuc (1968) et **l'école nationale de voile de Beg-Rohu à Saint-Pierre-Quiberon (1976)**².

En dehors du contexte du 1%, la collaboration de l'architecte et du sculpteur s'exerce dans d'autres édifices publics, les mairies de Saint-Nolff (1955), Taupont (1955-1957) et Caudan (1957-1958). Pellerin accompagne également les deux incursions de Guillou dans le domaine de l'art sacré, l'église de Caudan (1960-1962) et la chapelle de Kervalh (1963). Enfin, leurs deux noms sont associés dans quelques chantiers privés, parmi lesquels l'hôtel Manche-Océan à Vannes (1951-1955), une villa à Arradon (1953) et bien sûr l'appartement vannetais de l'architecte, 27 rue du colonel Maury, et sa maison du Vincin.

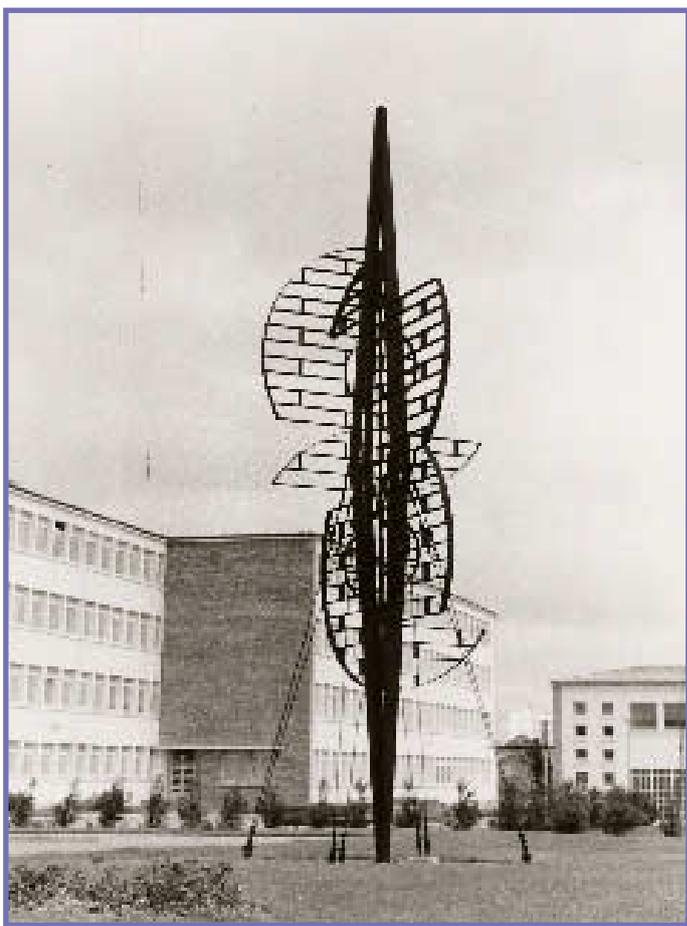
Sur ces multiples chantiers, Pellerin utilise les techniques et les matériaux les plus divers : pierre, ciment moulé, bois polychrome, bronze et ardoise, inox, peinture murale, composition murale en galets et ciment lisse ou repiqué, vitrail. Les premières œuvres relèvent encore de la tradition figurative, allégorique, telle qu'on pouvait l'enseigner aux Beaux-Arts à la fin des années trente, dans les ateliers de Jean Boucher et de Marcel Gaumont, avec toutefois une volonté de simplification et de synthèse, de traitement par grandes masses, dont témoignent le bas-relief de Daphnis et Chloé pour l'hôtel Manche-Océan, la statue de *L'Abondance* à la mairie de Taupont, **les plaques de ciment moulé à Caudan sur le thème « On récolte ce qu'on a semé »**³. Au groupe scolaire de Lanester, la sculpture en pierre de Tercé représente *La Joie de vivre*, thème illustré avant-guerre par Matisse et Picasso. Au lycée de jeunes filles de Vannes, où l'artiste doit évoquer en quatre bas-reliefs en pierre de Miniac, « l'océan, le vent, le large, le littoral », l'écriture se fait encore plus stylisée, devient idéogramme.

Dès 1957, Pellerin cherche à s'affranchir de sa formation académique, lors du concours pour le groupe scolaire de Saint-Brieuc.

« Je risque le paquet, écrit-il dans une lettre à Guillou, j'abandonne la sculpture classique et figurative au bénéfice de reliefs colorés en mosaïque... ce qui d'ailleurs s'accorderait mieux avec ce qui est prévu dans le vestibule d'entrée. »⁴ Le pas est franchi à la fin des années cinquante lorsqu'il propose pour l'école maternelle de Pontivy une « fresque « abstrait géométrique » [...]. **Ma première œuvre publique non-figurative, peut-être la première en Bretagne** »⁵.

Les années soixante sont celles des réalisations monumentales : sculpture verticale métallisée de 5 m de haut (galvanode Rubson) au collège technique de Pontivy, grand signal en laiton de 8 m de hauteur à l'entrée du CET du Pargo, érigé en hommage à la technique. **Baptisé *Le Stable*, l'artiste le définit comme « un mobile immobile. Le mouvement vient des gens qui tournent autour »**⁶.

Dans le registre de l'art sacré, la contribution de Pellerin n'est pas moins intéressante. À Caudan, il rénove la vieille formule bretonne du cortège d'apôtres accueillant les fidèles en plaçant de part et d'autre de l'entrée douze figures de chêne, douze totems dont le visage est un masque de cuivre poli. À l'intérieur, les stations du chemin de croix, en bronze vert, sont posées horizontalement au sol, sur des dalles d'ardoise. L'artiste réalise en outre les vitraux de la crypte, les fonts baptismaux et la grande croix dominant le maître-autel.



Le stable dans le Lycée technique Jean Guéhenno, Vannes, 1964, archives départementales du Morbihan, fonds Yves Guillou.

1 Trévédy y exécutera également trois panneaux en mosaïque de verre.

2 Pellerin réalisera par ailleurs une douzaine d'interventions au titre 1%, à Rennes, entre 1957 et 1977.

3 Ou quatre tableaux de la vie de famille : « 1 | *La mariée en ses voiles - Mystère de la vie* ; 2 | *L'épouse par son travail prépare la fructification du patrimoine* ; 3 | *Les enfants fruits du mariage cueillent les fruits* ; 4 | *La conjugaison de ces dons du ciel fait la famille heureuse* ».

4 Archives privées Pellerin. Le projet sera toutefois retiré en juin.

5 *Ibid*

6 *Ouest-France*, le 22 octobre 1993

in memoriam

Madeline Lizer-Guyon

Madeline Lizer était née à Paris le 16 Août 1906. Après avoir préparé l'admission auprès du peintre Louis Roger, elle fut admise à l'ENSBA, première de sa promotion, en 1925. Elle y intégra l'atelier de Pierre Laurens. En 1933, elle épousa Hervé Guyon (1908-1985), jeune architecte natif de Saint-Brieuc, fils d'Olivier Guyon (1881-1972), publiciste et écrivain de renom. Dès lors Madeline Lizer eut une activité bretonne intense, illustrant le livret d'une comédie de son beau-père (*Mieux vaut jamais*, 1936) et un conte de Jacques Riou (*Mona*, 1938). Elle peignit également la grande décoration murale de l'hôtel d'Angleterre à Saint-Brieuc en 1938. Toutefois, son oeuvre la plus remarquable fut réalisée en collaboration avec son mari au sein du pavillon de la Bretagne à l'Exposition internationale de 1937: elle donna en effet une monumentale composition décorative pour la salle de la Pensée. Elle fut également appelée dans deux autres pavillons : celui du Vénézuéla et celui de l'Enseignement. Au cours de cette année 1937, elle fut aussi cooptée au sein du groupe des *Seiz Breur*. De 1941 à 1946, elle participa régulièrement aux expositions *East Breiziz*. Madeline Guyon s'est éteinte le 19 juillet 2003 à 96 ans.



Madeline Lizer, Hervé Guyon, décoration murale de la Salle de la Pensée, 1937.

Ernest Novello

Ernest Novello était né le 8 mars 1909, deux ans avant son frère André (1911-1944). Fils d'un immigré italien d'abord bâtisseur puis fabricant de produits en béton manufacturés, les deux frères avaient obtenu le diplôme d'ingénieur des Travaux publics dans l'intention d'intégrer l'entreprise familiale de Ploumagoar. En fait, leur aîné, Abel (1905-1966), la reprendrait seul, car leur goût des systèmes constructifs fondés sur la préfabrication les entraîna vite vers l'architecture où ils firent des débuts tonitruants.

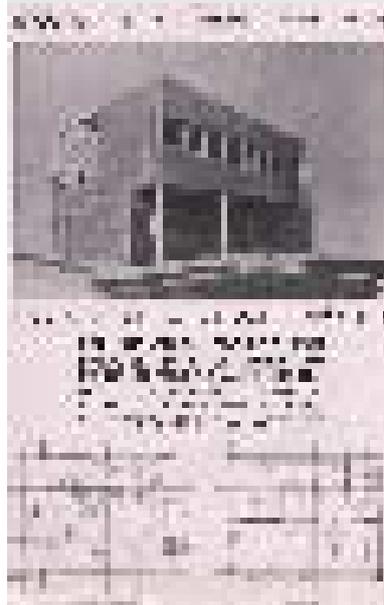
En 1933, ils furent en effet lauréats du premier concours organisé par *L'Architecture d'Aujourd'hui* à l'intention des architectes de moins de 27 ans sur le thème de la maison économique pour une famille de cinq personnes. Leur projet, classé premier par un jury où siégeaient notamment Perret, Chareau, Mallet-Stevens, Pingusson et Lods, fut réalisé et présenté à l'Exposition de l'habitation qui se tint au Grand Palais en 1934.

Ernest et André Novello perfectionnèrent ensuite leur procédé, réalisant notamment en 1935 une maison à deux logements superposés économique et au chantier très bref, qui fut remarquée. En 1937, ils construisirent à Guingamp le siège de l'imprimerie Anger, qui eut à nouveau les honneurs de *L'Architecture d'Aujourd'hui*.

La guerre allait mettre un terme à cette collaboration féconde. André qui avait gagné Londres devait en effet être tué au cours de la campagne de France. Seul, Ernest Novello poursuivit ses recherches, fit agréer son procédé par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme et publia un opuscule en expliquant la pertinence (*La maison préfabriquée*, Guingamp, sd). D'un caractère entier et n'appréciant que les esprits forts - il fut l'ami de Roger Le Flanchec - il peina à se trouver une clientèle, d'autant que son architecture très rigoureuse, en étroite symbiose avec le principe constructif et ne cachant rien du béton qui la constituait, n'était guère en prise avec le goût dominant du pittoresque.

Il put cependant montrer l'ampleur de ses qualités dans plusieurs opérations exemplaires, souvent de logements sociaux (Castor, HLM), dont le quartier Sainte-Bernadette de Guingamp, qu'il dota de surcroît d'une église aujourd'hui désacralisée et, hélas, menacée de destruction.

Ernest Novello se fit également connaître en politique, en devenant conseiller municipal de Guingamp. Il est décédé en janvier 2003 et a été inhumé à Loc-Envel, au terme d'une cérémonie qu'il avait tenu à régler soigneusement au préalable. Son fonds professionnel a été déposé aux archives départementales des Côtes d'Armor.



Ernest et André Novello, projet lauréat du concours de *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1933

Claude Petton

Claude Petton était né à Landerneau en 1934. Admis à l'ENSBA, il y intégra l'atelier de Jean Faugeron, qui plaidait alors pour une architecture lyrique et pourfendait à l'occasion ce qu'il nommait « l'inhumanité et la facilité » de Mies van der Rohe. À défaut d'endosser les jugements à l'emporte-pièce de son patron, Claude Petton retint à sa fréquentation que l'architecture pouvait être réglée, mais ne devait aucunement s'enfermer dans un système. Dès lors, il s'imprégna de la réflexion et des oeuvres de Frank Lloyd Wright, dont il fit sa référence en architecture et un modèle de comportement dans son refus des figures imposées.

Il fut diplômé en 1967 avec un spectaculaire projet de pont sur le goulet fermant la rade de Brest. Une pile unique, habitée, révélait une étrange mégastructure aux allures de squelette, qui laissait évidemment percer une admiration pour les recherches non conformistes de Gaudi. Après avoir prêté serment à l'Ordre des architectes le 11 février 1967, Petton ouvrit une agence à Brest et se fit d'abord connaître par de remarquables maisons - la sienne et la maison Le Joncour à Plougastel-Daoulas ; la maison Genée au Relecq-Kerhuon - qu'il dota de toitures terrasses avant d'en revenir aux pans inclinés et à l'ardoise, qui lui permirent d'assouvir son goût pour les silhouettes et pour la couleur-matière.

Pour autant, il ne délaissa pas ses recherches complexes sur les plans tramés ou réglés, toujours marqués par une révérence à la géométrie, atteignant de brillants résultats dès 1978 avec la maison Jaffrès et surtout, en 1980, avec la maison Chanteau. Nullement cantonné dans l'architecture domestique, il livra une remarquable église au Vizac, le club nautique de Brignogan et le centre de voile de Moulin-Mer à Logonna-Daoulas. Constant serviteur du Naturalisme dans son architecture, Claude Petton s'en remit volontiers aux arcanes du Mouvement moderne en urbanisme pour de grands projets qui n'aboutirent pas, comme la rénovation systématique du quartier Saint-Martin à Brest.

À l'aube des années 1980, il se fixa à Paris pour y diriger le bureau d'architecture des Grands magasins de la Samaritaine. Il conçut ainsi une remarquable verrière destinée à relier l'immeuble de Henri Sauvage à son voisin. Dans cette période, secondé souvent par Alain Lhostis, Claude Petton dessina encore quelques bâtiments pour la Bretagne, où il revint se fixer au terme de sa carrière parisienne. Il est décédé très prématurément le 7 mars 2003.

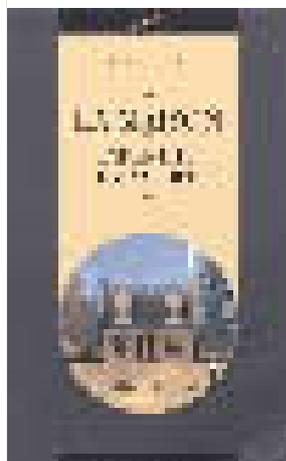
publications

Philippe Bonnet, *Quimper : La cathédrale*, Paris, Zodiaque, 2003.



Commencée aux alentours de 1240, sous le règne de Saint-Louis, parachevée sous le second Empire, la cathédrale Saint-Martin de Quimper s'impose comme un saisissant témoignage de la pérennité de l'idéal gothique. Le livre resitue le monument dans le contexte de la production nationale et internationale aux différentes époques de sa construction et montre qu'au delà de sa fonction religieuse, il a constamment revêtu une signification politique et identitaire majeure.

Daniel Le Couedic, *La maison ou l'identité galvaudée*, Rennes, PuR, 2003.



Pour qui découvre aujourd'hui la Bretagne, une évidence s'impose : la plupart des maisons construites au cours des dernières décennies présentent un air de parenté qui caractérise désormais le paysage. Cette constatation prélude souvent à la conviction qu'une ancestrale personnalité serait ici à l'œuvre. Mais, loin de porter les valeurs qu'elles prétendent incarner, le livre démontre que ces maisons témoignent avant tout d'une capacité à circonvenir les architectes, à se placer dans le sillage des idéologies et à capter les pulsions identitaires qui se manifestent de façon récurrentes.

Patrick Dieudonné, Lucie K. Morisset, Luc Noppen, *L'architecture du XX^e siècle à Chicoutimi, Sainte-Foy*, Canada, PuQ, 2004.



Métropole du Saguenay, Chicoutimi fut au XX^e siècle un haut lieu de la modernité. Cette « Reine du Nord » a grandi au rythme des techniques, des fonctions et des formes qui faisaient l'actualité dans les grandes métropoles. Attirés par l'industrie, architectes, urbanistes et artistes ont déployé ici les trésors d'imagination que l'ouvrage présente et analyse chronologiquement.

adresse des archives modernes d'architecture de Bretagne

Archives départementales des Côtes-d'Armor
7, rue François Merlet - 22000 SAINT-BRIEUC Tél. : 02.96.78.78.77
Fax : 02.96.78.67.29

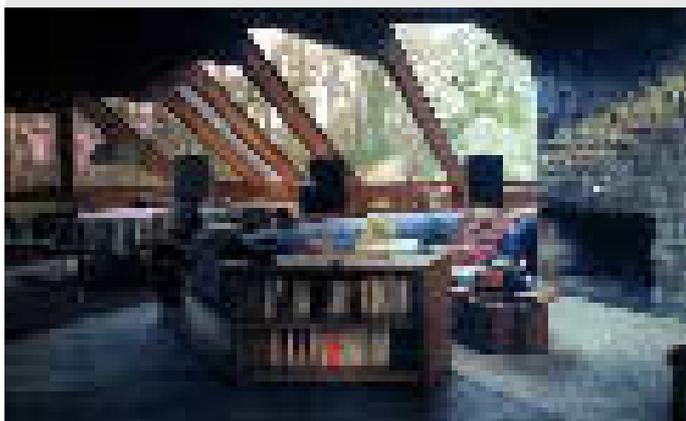
cotisation

- individuelle 16€
- institutions 50€

site web de l'AMAB (site en construction) : <http://www.amab.org>



Claude Petton, maison de l'architecte, Plougastel-Daoulas, 1974.



Exposition Louis Chouinard à Rennes



Une exposition consacrée à l'oeuvre de Louis Chouinard (1907-1995) se tiendra :

du 25 mai au 4 juin, au péristyle sud de l'hôtel de ville de Rennes,

du 1er juillet au 31 août, aux archives municipales de Rennes, 18 avenue Jules Ferry.

Louis Chouinard, église de Bruz, 1954.

Né à Rennes, le 28 mars 1907, Louis Chouinard avait débuté ses études d'architecture à l'École régionale de Rennes où son parcours fut particulièrement brillant : il fut notamment mentionné au prestigieux concours Rougevin en 1928. Il prépara ensuite son diplôme à Paris, au sein de l'atelier Héraud, devenant DPLG en 1936. Aussitôt, il s'installa à Rennes où sa carrière ne put prendre consistance qu'après-guerre. Il se fit alors immédiatement remarquer par l'admirable reconstruction de l'église de Bruz, puis en édifiant rue d'Antrain, à Rennes en 1954, la maison du géomètre Yves Crespel.

Devenu professeur de construction à l'École d'Architecture, il reçut d'importantes commandes qui ont marqué Rennes, dont l'immeuble du 49, avenue Janvier où il installa son agence. S'il se consacra souvent au logement, on lui doit également, à Rennes, la chapelle de la Sainte-Famille, le centre hospitalier régional et le nouveau siège d'Ouest-France, mais aussi les usines des barrages de Rophémel et de Bédée.

Elu au conseil régional de l'Ordre des architectes en 1968, il en fut vice-président de 1969 à 1976. Louis Chouinard s'était retiré en 1983. Il est décédé le 24 décembre 1995.

Son fonds professionnel est déposé aux archives municipales de Rennes, qui ont conçu et préparé cette exposition.



Responsable du bulletin : Christian Harlé, architecte à Saint-Brieuc.

Ont collaboré à ce numéro : Philippe Bonnet, Conservateur en chef du patrimoine, Service régional de l'Inventaire général de Bretagne ; Jean-Michel Hervieux, directeur du C.A.U.E. du Morbihan ; Daniel Le Couédic, Président de l'A.M.A.B., architecte, directeur de l'Institut de Géoarchitecture, U.B.O., Brest ; Anne Lejeune, Conservateur des archives départementales des Côtes d'Armor ; Manonmani Restif, Conservateur des archives de Saint-Malo ; Heleen Staius Müller, chargée d'étude au C.A.U.E. du Morbihan, commissaire de l'exposition Yves Guillou.

Maquette du bulletin : Arlette Harlé, designer.